

## Compte rendu de Dérive / Les Terras incognitas de la Plaine

Louis Staritzky

### Mardi 10 novembre

Nous partons de l'université à 13h avec Gabriel et Youcef pour notre première « dérive exploratoire » en commun. Pour tenter de rejoindre la MSH Paris Nord, sans plan ni GPS, la seule certitude que nous avons c'est qu'il faut partir en direction du sud. Deux possibilités s'offrent à nous, l'Avenue Stalingrad ou la rue de la Liberté. Nous prenons l'Avenue mais n'abandonnons pas pour autant l'idée de « liberté » toujours présente et constamment mise à l'épreuve pendant une dérive. Debord disait que « les difficultés de la dérive [était] celle de la liberté ». Et, de fait, le déterminisme de nos trajets quotidiens finit par créer un certain habitus, qui, même durant une dérive, ne nous abandonne jamais complètement. Nous ne pouvons déjà plus nous perdre ! Arriver au bout de l'avenue Stalingrad des dizaines de panneaux nous indiquent les voix à prendre, les directions à emprunter, et nos yeux sont immédiatement attirés par ces fléchages idéologiques. Je pense alors à cette phrase écrite au feutre noir dans les escaliers du bâtiment A de l'université: « montre moi le chemin à emprunter que je l'évite ».

Nous tournons à gauche en direction de la Basilique. Très vite, nous sentons que nous pénétrons dans un « autre » Saint-Denis qui n'est pas celui de « Paris VIII » alors même que nous sommes à quelques centaines de mètres de la Fac. Je dis à Gabriel, « tu imagines qu'il y a des étudiants qui font toutes leurs études à Saint-Denis sans jamais avoir pénétrés une fois dans ce territoire. Ils passent directement du Métro à la Fac, de la Fac au Métro ! ».

D'ailleurs, la question de l'appartenance de l'université à son territoire se pose : est-ce l'université « de » Saint-Denis ou une université « à » Saint-Denis ? Son implantation géographique est particulière. D'une certaine manière, l'université « tourne le dos » au territoire, au sens propre (son architecture) comme, souvent, au sens figuré. Choisir entre ce « de » et ce « à » n'est pas une décision d'ordre institutionnel, c'est une lutte, une négociation constamment remise en question par les acteurs de la fac et/ou du territoire, qu'ils en soient conscients ou non. Il y a une certaine « dialectique identitaire » entre équipement collectif et territoire, l'un comme l'autre exerce une influence sur leurs identités, même lorsqu'ils s'ignorent. C'est pour cela que l'implantation d'un nouvel équipement collectif représente toujours un enjeu pour une ville, ici je pense, par exemple, à la MSH Paris nord sur la Plaine.

En route vers la Basilique, nous croisons certain vieux immeubles. En entrant dans leurs cours, nous avons l'impression de pénétrer dans l'ancien Saint-Denis et de changer d'époque. Nous pouvons vaguement percevoir ce que pouvait être Saint-Denis avant. C'est impressionnant de passer de ces artères neuves et fréquentées à ces cours d'immeubles anciennes et très calmes. Ces espaces-temps différentiels, s'enchaînent assez bien, la rupture n'est pas si brusque que cela.

En arrivant dans le centre, à partir de la place du 8 mai 1945, la densité de personnes au mètre carré a considérablement augmentée. La foule m'a toujours attirée, je m'y sens à l'aise, je ne la considère pas comme un sujet anonyme et inquiétant. C'est une histoire que nous pénétrons en traversant le Boulevard Carnot et en suivant cette masse mouvante qui se dirige vers la rue Gabriel Péri et le marché de Saint-Denis. Gabriel nous dit : « Je ne savais pas qu'il y avait le marché le Mardi ». Un homme qui est à côté de nous lui répond : « Si, le marché ici c'est tous les Mardi, Vendredi et Dimanche ». Les discussions ici ne sont pas d'ordre privées. C'est un espace « publique » par excellence, un lieu du commun qui demande à être éprouvé. Quand on discute sur le Marché, on parle à et avec tout le monde, qu'on le veuille ou non.

Les centres des villes anciennes sont toujours des espaces d'usages formidables (et d'échanges très lucratifs !). Je comprends pourquoi Henri Lefebvre était tant attaché à cette partie de la ville et qu'il ait donné à la question de la « centralité » une place très importante dans son œuvre, et ce, jusqu'à ses derniers écrits sur la ville. *Hors du centre, point de salut ?* Se demandait-il encore en 1986 ! Pourtant, et c'est ce que Lefebvre souligne très bien, quand une ville se construit autour d'un centre fort, cette centralité finit par poser plus de problème qu'elle n'en résout. C'est ce que nous découvrons très vite en arrivant à Porte de Paris et en constatant que cette partie plus périphérique de la ville est un espace complètement cédé aux voitures. Ici le piéton n'a plus sa place, il n'intéresse plus, sans doute parce qu'il n'y a plus rien à consommer.

Nous observons trois niveaux de flux automobiles, un premier à notre hauteur, puis un en dessous et un au dessus de nous. De loin le stade de France domine déjà le paysage alors que nous ne sommes pas encore « entrés » dans la Plaine. Nous passons par un espace vide entre porte de Paris et la passerelle qui rejoint le stade de France. Nous sommes à la fois au dessus et en dessous du périphérique dans cet espace sans usage, ce terrain vague de béton, qui reste, tout de même, sous le contrôle des caméras de surveillance. Ces caméras fonctionnent-elles ? Peu importe elles nous renvoient un message fort : n'erre pas trop longtemps dans ces non-lieux... Des fois qu'on aurait des idées de réappropriation !

Nous montons les escaliers de la passerelle qui nous offrent un chemin au dessus du canal et de la route, pour nous faire pénétrer sur la dalle du stade de France. Nous sommes donc arrivés aux « portes de la Plaine ». Cette dérive prend les allures d'un roman de Tolkien. Un panneau lumineux nous indique qu'il reste 213 jours avant le coup d'envoi de l'euro 2016. 213 jours avant que le stade de France devienne le « centre » temporaire d'un événement

sportif mondial ! Nous marchons sur la passerelle, très peu de passants. Je trouve le canal magnifique. Les canaux sont pour moi, parmi les plus grands chefs d'œuvre Européen. Je viens à Saint-Denis à Vélo depuis le 13<sup>ème</sup> arrondissement en longeant le canal Saint-Martin puis le Canal Saint-Denis. Le rythme près des canaux dénote des rythmes urbains que l'on peut ressentir sur la plus part des autres artères.

La particularité d'un canal s'est d'être à la fois œuvre urbaine et rurale, sans pour autant qu'il y ait rupture ou discontinuité. Les canaux sont des perspectives de dépassement de l'opposition (dialectique) Ville/Campagne. Ce qui est vraiment dommage à Saint-Denis c'est que le canal soit ignoré, à la fois par le centre ville et par la Plaine. Il ne sert que de frontière, de ligne de séparation entre deux territoires, alors qu'il pourrait les unifier en leur apportant une poly-centralité. Les bords des canaux sont toujours des lieux d'usages très intéressants. Il n'y a qu'à observer les quais de Paris aux périodes estivales. On y marche, on y court, on y danse, on y mange, on y boit... On y fait la fête ! Le canal c'est aussi une perspective, une invitation à « aller vers ». Une ville qui ignore son canal, ou qui y restreint son usage se prive d'un espace de jouissance. Bien évidemment il y a déjà des habitants qui font usage de cet espace, mais, un certain nombre de contraintes freinent ces « possibles ». Pour commencer, seule une rive est aménagée, celle qui est opposée à la Plaine, l'autre est en grande partie inaccessible. Secondement, le canal étant très peu éclairé, son accès le soir devient vraiment mal aisé. Conséquence de ce rejet, le canal est pris dans un « entre-deux » avec toute la part d'exclusion et de violence que cela implique. La prochaine dérive que nous avons prévue ira explorer les périphéries de la Plaine. Nous aurons donc le temps de mieux appréhender cet espace psychogéographique particulier.

Depuis le Stade de France nous voyons la Basilique de Saint-Denis. D'ici, le centre ville nous paraît déjà bien loin. L'ambiance sur la dalle du Stade de France n'est pas celle du Marché de Saint-Denis, la foule n'y est plus, nous ne la retrouverons probablement pas ! Nous venons juste d'arriver à la Plaine et déjà nous apercevons les souvenirs d'un passé proche, d'un espace lointain. Nous ne pouvons pas faire demi tour, nous n'en avons de toute façon pas envie. Je me souviens que Debord et Wolman avaient rebroussés chemin, peu de temps après avoir passé le canal. Certes, la Plaine n'attire peut-être pas au premier abord, mais elle intrigue. Et il y a des intrigues qui stimulent parfois plus longtemps que certaines attractions passionnelles. Nous avons donc la ferme intention de continuer. Pourtant, très vite, nous constatons que, depuis le stade de France, tous les signaux indiquent le centre ville de Saint-Denis. C'est un peu comme si personne ne trouvait d'intérêt à ce que l'on puisse pénétrer plus en profondeur dans la Plaine. Le « parcours historico-touristique » de Saint Denis se termine d'ailleurs au Stade de France. C'est le vingtième et dernier point de visite du territoire. Au-delà il n'y a apparemment plus d'histoire ! Même lorsque l'on va discuter avec la personne de l'office du tourisme de la Plaine, cette dernière nous conseil soit d'aller visiter le centre ville de Saint Denis, soit de prendre le canal en direction d'Aubervilliers et de visiter... le centre ville d'Aubervilliers ! *Hors du centre, point de salut ?!* J'entends à nouveau les sarcasmes de Lefebvre. De façon tout à fait ironique, l'office du tourisme de la Plaine

fonctionne donc comme un institut de réorientation dont la fonction principale serait d'évacuer les touristes perdus hors de la Plaine. « Fuyez pauvre fou ! »

Un rapide tour sur moi-même me permet de constater la laideur de l'environnement sur la dalle du Stade de France. Entre « Leroy Merlin », le stade et les nouveaux bâtiments d'entreprises impersonnelles, il est vraiment difficile de ne pas exercer un esprit très critique sur ces « nouveaux espaces ». Heureusement nous avons déjà repris la route et descendons les escaliers pour nous diriger vers l'intérieur de la Plaine. En passant sous le pont de la gare RER, nous prenons un petit chemin en construction qui longe les rails et les nouveaux bâtiments d'une entreprise. C'est étrange, cet ensemble de bâtiments vient d'être achevé mais il n'a pas encore été investi. Il est assez représentatif de nombreux espaces « en attente » à la Plaine. Les promoteurs immobiliers sont en capacité de mettre un lieu sur « pause », puis, à d'autres moments de le faire passer en « avance rapide ».

Au bout d'un certain temps, nous finissons enfin par nous perdre ! Il nous aura fallu deux heures avant d'être complètement désorientés. « S'égarer dans une ville comme on s'égare dans une forêt, disait Benjamin, demande toute une éducation », nous commençons tout juste à en prendre la mesure. Un panneau nous indique que nous sommes à la Plaine Montjoie. Nous nous demandons si nous nous trouvons dans un quartier de la Plaine ou dans une « autre » Plaine inconnue. Nous croisons plusieurs immeubles d'habitation aux allures d'entreprises. C'est très étrange de voir une absence totale de pierre sur un grand nombre de bâtiments du quartier Montjoie. Aucun de ces immeubles ne valent pour moi la peine d'être construits de cette façon. Est-ce moins cher de bâtir comme ça ? A l'inverse, les anciens bâtiments d'usines rénovés sont assez réussis. La pierre rouge semble mieux traverser les années que la taule.

De façon tout à fait hasardeuse nous tombons sur l'avenue du Président Wilson. Je réussis à nouveau à me repérer. Cela fait bientôt trois heures que nous marchons. Nous nous arrêtons prendre une bière dans un bar PMU de l'avenue. Une vingtaine de personnes sont à l'intérieur du Bar en train de regarder les courses de chevaux, un ticket à la main. Nous discutons avec le Barman, qui semble être aussi le gérant de l'établissement. Je ne sais plus vraiment comment nous en sommes venus à parler de la disparition du Vol Malaysia Airlines ! C'est typiquement le genre de bars où les discussions finissent, elles aussi, par dériver, sans qu'on ne sache plus bien d'où elles sont parties.

La MSH Paris Nord se trouvait à quelques centaines de mètres du Bar. Avant de reprendre le Metro nous décidons de continuer à marcher un peu dans le quartier de la MSH, du côté des terrains vagues du chantier Condorcet. Plusieurs mobiliers d'intérieur abandonnés sur le trottoir, donnent à ce quartier l'allure d'un grand salon, quelque peu délabré. Youcef nous prend en photo assis sur un fauteuil puis sur un canapé qui paraissent avoir remplacé ici les bancs publics.

La grande rue qui mène de la MSH à la rue du Landy, longeant le terrain vague Condorcet, est fascinante. Il reste encore ici les vestiges d'un ancien territoire dont les traces se font de plus en plus rares. L'usine de récupération des métaux fonctionne encore et de nombreuses personnes gravitent autour. En dehors des salariés de cette décharge/usine de récupération, plusieurs groupes viennent alimenter la Machine à broyer des métaux. Les personnes ont l'air d'être regroupées en « communauté ». Notre présence semble créer un dérangement ou, du moins, un certain étonnement. Je sens qu'on nous regarde alors même que nous nous trouvons en périphérie du lieu. Je préfère rentrer plus franchement dans l'espace plutôt que rester à une place de « voyeur ». Je suis maintenant au centre de la scène, je vois la grande pince du véhicule de manœuvre qui attrape et broie les métaux. Il y a beaucoup de bruit. Ce bruit à une fonction sociale importante, il repousse les visiteurs de cet espace d'échange informel. Nous voilà donc repartis, pour échapper à la fois aux hurlements des métaux et à l'expérience du « regard qui désigne », celui qui vous fait sentir étranger au lieu. La dérive est une expérience qui peut être violente. Un moment où vous ressentez plus fortement les « signifiants flottants » que l'on vous attribue. Il n'y a pas de dérive idéaliste, pas de lieu où les rapports de classe, de race et de genre ne vous collent à la peau. On ne dérive pas hors ou au dessus des rapports de production, même lorsque l'on souhaite précisément bouleverser ces rapports par un « nouvel emploi » de l'espace urbain.

Arrivée à la rue du Landy, nous observons une rupture très nette entre « l'ancien » et le « nouveau », séparée par une simple rue. C'est assez incroyable de voir que cette rupture architecturale s'accompagne d'une rupture dans les pratiques sociaux-spatiales. Dans l'ancien, nous voyons à quelques mètres de distance deux groupes en train de réparer leur voiture sur le trottoir. L'espace est clairement réapproprié de façon informelle pour en faire un garage à ciel ouvert. Autour de la première voiture, une dizaine de personnes se sont réunies. Seul deux personnes travaillent réellement, les autres sont sans doute venus ici simplement pour se retrouver et discuter.

Partout des panneaux nous indiquent que le territoire est en cours de transformation. Entre les panneaux de la municipalité, ceux des promoteurs immobiliers, des publicitaires, des partis politiques, des militants associatifs... il y a un important texte urbain, au sens formel du terme, qui se donne à lire, déchiffrer et interpréter. Nous pourrions d'ailleurs prévoir une dérive qui soit centrée sur cette approche particulière de la Plaine. Qu'est ce que ces écrits disent du territoire ? Qu'est-ce qu'ils masquent ? Quel impact l'affiche a sur l'espace et son quotidien ? Comment pourrait-on, au besoin, détourner ces écrits ? Est-ce que l'air du numérique va mettre fin à cette pratique ou au contraire l'intensifier en la projetant à plus large échelle dans la ville ? Une dérive donc, où l'on chercherait à relever ces « traces », et à se laisser guider par elle...

Louis Staritzky

Novembre 2015